

THEME IV : REFONDER QUOI A PARTIR D'OU ? LE DEFI CULTUREL

Ainsi, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, le Congo nouveau, notre chère République que mon gouvernement va créer, sera un pays riche, libre et prospère. Mais pour que nous arrivions sans retard à ce but, vous tous, législateurs et citoyens congolais, je vous demande de m'aider de toutes vos forces. Je vous demande à tous d'oublier les querelles tribales qui nous épuisent et risquent de nous faire mépriser à l'étranger. Je demande à la minorité parlementaire d'aider mon gouvernement par une opposition constructive et de rester strictement dans les voies légales et démocratiques. Je vous demande à tous de ne reculer devant aucun sacrifice pour assurer la réussite de notre grandiose entreprise. Je vous demande enfin de respecter inconditionnellement la vie et les biens de vos concitoyens et des étrangers établis dans notre pays (Discours de Patrice Emery Lumumba, 30 juin 1960).

CONGO : MYTHES, FANTASMES ET PERCEPTIONS

*Par Christiane Kayser
Pole Institute*

Depuis ma petite enfance le Congo a été vu par nous autres en Europe comme un endroit mystérieux entouré de mythes. Le Congo semble une surface de projection, un espace vierge, un trou noir sur lequel tout un chacun se sent libre de transposer ses fantasmes.

Mais contrairement à d'autres endroits comme Zanzibar, Tombouctou, etc. ces mythes étaient négatifs et effrayants. En y réfléchissant aujourd'hui, je me rends compte que cette image négative n'a pas seulement marqué la perception qu'ont les Européens du Congo, mais a aussi laissé de fortes empreintes sur l'imaginaire des Congolais eux-mêmes. Il est donc grand temps de regarder ces mythes de plus près.

a) Les mythes importés

Le paternalisme et l'infantilisation

Pourquoi Lumumba s'appelait-t-il Patrice ? Je me rappelle une histoire qui circulait au Luxembourg : dans mon enfance nous étions fortement encouragés à donner de l'argent pour baptiser les petits enfants « païens » (en Afrique évidemment)... En retour nous avions le droit de leur donner un nom, d'une certaine manière de nous les approprier. On m'a toujours raconté que Lumumba a eu son nom d'un « parrain » luxembourgeois. De là à le trouver « ingrat » envers ses « aînés » quand il a osé se battre pour l'indépendance de son pays, il n'y a qu'un tout petit pas.

Il y eut aussi le célèbre album de Hergé « Tintin au Congo » qui a accompagné beaucoup d'enfants dans le monde entier et qui véhicule l'image infantilisante et raciste de « l'indigène » qui se retrouve dans bon nombre de publicités et de publications de l'époque. Les francophones d'entre nous se rappellent peut-être le « nègre Banania », icône de la publicité pour une boisson chocolatée.

Il y a une abondante littérature sur la missionnarisation à outrance du Congo. Elle est surtout illustrée du point de vue des missionnaires eux-mêmes.



L'écrivain belge Lieve Joris décrit en 1987 dans « Mon Oncle du Congo » son périple à la recherche des traces de son oncle missionnaire et sa découverte du pays qui lui inspira par la suite plusieurs ouvrages (La Danse du Léopard, 2001, L'heure des rebelles 2006, Les Hauts Plateaux, 2009). Si au centre de ce premier livre il y a surtout sa propre personne à la découverte d'une contrée exotique, on note ici aussi une nouvelle facette du mythe paternaliste que je décrirais comme le « Congo joyeux et bordellique » qui nous libère, nous les Occidentaux de notre mélancolie ambiante.

Dans son roman à succès « The Poisonwood Bible » Barbara Kingsolver raconte l'histoire d'une famille missionnaire américaine au Congo de 1950 jusqu'après l'indépendance., voir les années 1970. Le père missionnaire est décrit avec toutes les facettes de l'autoritarisme et du racisme. Un de ses personnages (une fille de la famille) tombe amoureux d'un lumumbiste congolais mais même en essayant de faire comprendre les soubresauts de la lutte pour l'indépendance, les relents du paternalisme et de l'infantilisant du « bon indigène » persistent. Les pères missionnaires dont l'époque est révolue sont relayés par les filles ouvertement racistes et néo-coloniales, voir l'héroïne partageant la vie d'un héros de la lutte lumumbiste. Dans tous les cas, nous les Occidentaux apportons la lumière....

Dans l'ensemble le Congo est vu comme un énorme territoire exotique et luxuriant dont les habitants sont ou bien des enfants inconscients qu'il faut éduquer et « civiliser » ou bien des figures exotiques fascinantes qui nous sortent de notre ordinaire... Mais il y a une autre option.

Le cœur des ténèbres

Et si les habitants et les forces naturelles du Congo n'étaient pas innocents et ignares, mais sombres et malveillants ?

Dans la littérature les exemples de « dénigrement » du Congo, de sa nature et de ses habitants sont impressionnants. Il y apparaît toujours également l'élément des pauvres indigènes victimes mais en gros l'image est celle d'un endroit traumatisant par lui-même.

Le Cœur des Ténèbres, *the Heart of Darkness*, voilà la formule associée du moins en Occident depuis le célèbre roman de Joseph Conrad avec le Congo...



Est-ce un hasard que Joseph Conrad a tiré ce roman entre autres d'un voyage qu'il a fait sur le navire « le Roi des Belges » en 1890 quand il travailla pour « l'Etat indépendant du Congo », un territoire sur lequel le roi Léopold II de Belgique exerça une souveraineté de fait de 1885 à 1908. Notons au passage que déjà le concept d'indépendance fut utilisé pour dénoter bien autre chose...

Le périple décrit dans le roman se présente comme un lent éloignement de la civilisation et de l'humanité vers les aspects les plus sauvages et les plus primitifs de l'homme, à travers à la fois l'enfoncement dans une nature impénétrable et potentiellement menaçante, et la découverte progressive de la fascinante et très sombre personnalité de Kurtz.

Plus tard Francis Ford Coppola utilisera l'ouvrage pour développer son film „Apocalypse Now“. Cette fois-ci le périple est transposé au Vietnam, pays traumatisant par excellence pour les Américains qui venaient d'y perdre une guerre avec des répercussions énormes au niveau national et international.

André Gide publie en 1927 son voyage au Congo. Il y dénonce les maltraitances infligées aux « indigènes de race inférieure » et la forte ségrégation raciale qui y règne. Pour autant, ce texte ne saurait constituer une dénonciation du colonialisme. La mission civilisatrice de la France est souvent rappelée et André Gide entend rappeler à chacun ses responsabilités : des

sacrifices doivent être consentis par les populations africaines au nom du bien-être à venir de la collectivité ; la France ne doit pas abandonner ses prérogatives aux concessionnaires, souvent très critiqués pour leur dangereuse cupidité ; des administrateurs compétents doivent pouvoir limiter l'action néfaste de quelques aventuriers en quête d'argent. Néanmoins, la réaction outrée de la droite à la publication du livre rappelle que ce qui peut s'apparenter aujourd'hui à une critique tiède du colonialisme constituait à l'époque, dans une certaine mesure, une scandaleuse attaque des intérêts français.

Quant à Georges Simenon, grand voyageur et fin observateur il parle dans plusieurs romans de l'Afrique. L'ouvrage le plus remarquable est « L'heure du Nègre, reportage sur un voyage en Afrique » paru en 1932.

Chez lui s'allient – apparemment en toute bonne foi - les mythes du « nègre indolent, passif et imbécile », de la nature triste voir menaçante et du pauvre Européen qui en être civilisé ne peut supporter tout cela !

Voici un extrait de ce qu'il note :

« Dans l'Uele, au nord-est du Congo belge, le poste est une sorte de jardin public aux parterres impeccables. À chaque tournant, il y a des écriteaux impératifs : Prenez à droite ! Tournant dangereux ! Passage interdit ! Chacun des deux fonctionnaires habite une villa somptueuse. Ce qu'administrent les deux administrateurs ? Ils administrent les nègres, parbleu ! Or, ce sont des nègres tout nus ! Les femmes portent en tout et pour tout une petite touffe d'herbes séchées sur le sexe et les hommes, moins coquets, se contentent d'un bout de chiffon. Ils ne fabriquent rien ! Ils ne vendent rien ! Ils cultivent exactement les dix ares de terrain que les Blancs les obligent à cultiver. Cela veut dire qu'avec une pointe de fer, ils raclent la terre en surface, laissent tomber des graines et que, deux mois plus tard, de par le travail d'une journée, il pousse de quoi nourrir une famille pendant une année.

(...) Ils sont des millions [...] dans l'Afrique sans bornes qui vivent parce qu'ils sont nés et qu'ils ne sont pas encore morts, sans jamais avoir eu l'idée de se demander s'ils sont heureux. Savent-ils seulement ce que cela veut dire ?

[...]

Autour d'eux la nature est triste. Le soleil d'Afrique est un leurre. Il est aussi gris, aussi implacable qu'un ciel d'orage. La forêt vierge est grise, elle aussi, et grises, ternes en tout cas, dans la lumière de là-bas, les fleurs les plus colorées de la forêt équatoriale. La tristesse que nous voulons à toute force lire dans les yeux des nègres n'est pas leur tristesse à eux ; c'est la tristesse de toute l'Afrique, des arbres, des fleuves, des bêtes, la tristesse qui se dégage même de la vue du continent monstrueux sur une carte. Les Blancs n'y sont pour rien ou plutôt ils en sont les victimes car, si les Noirs s'accommodent de cette passivité de bétail, les Européens en meurent. »

Essayons d'imaginer une telle description transposée par exemple à la Belgique d'aujourd'hui : ses chômeurs alcoolisés, sa grisaille naturelle (nul besoin ici de décrire le soleil comme un leurre), ses querelles intestines, le rôle que joue l'Union Européenne à Bruxelles....

La création des mythes, on le voit, est chose aisée....

Les mythes « révolutionnaires »

Il y a également la lignée des « découvreurs et sauveurs » du Congo (voir l'article de Gabriele Dietze), dont Che Guevara est sans doute un des plus révélateurs. Il a fantasmé sur le Congo comme lieu d'expérimentation de la révolution en Afrique et a passé en 1964 ensemble avec

un groupe de combattants cubains presque tous à la peau noire sept mois au Kivu qui ont vite tourné au cauchemar(voir Che Guevara, Paco Ignacia Taibo II,L'Année où nous étions nulle part, 1995).

Le Che fait un voyage en Afrique et constate – o miracle – une situation au Congo qui hélas ne nous semble pas très lointaine de celle en 2010 !

« La situation du Congo est telle qu'elle met en échec tous les plans stratégiques : l'armée révolutionnaire est indisciplinée et sans convictions idéologiques, les autorités politiques et militaires n'ont pas de rapports avec la population, les divisions tribales interdisent toute unification nationale.

Il cherche un lieu favorable à la mise en pratique de la théorie du foco. Le futur Zaïre semble représenter le meilleur champ d'expérimentation. » (extrait d'un article de Philo Xera, *Volcans*)

Che Guevara arrive au Congo comme les volontaires du développement ou de la paix d'aujourd'hui : il a une idée précise voir fixe de ce qui va faire le bonheur des Congolais, il suffit maintenant de le leur faire comprendre et de les embarquer dans l'aventure :

« **L'ambassadeur cubain en Tanzanie, Rivalta, préparant l'arrivée du Che.** Une fois à Kigoma, je songeais aux inconnues restantes: par exemple la méconnaissance du terrain, ou ce que je pouvais savoir des dirigeants du mouvement de libération. Mes appréciations étaient très négatives. Ces gens se consacraient aux femmes et à la boisson. Toujours hors du Congo, entre Kigoma et Dar es-Salaam. Ils se la coulaient douce. Ils n'étaient pas réellement motivés par la lutte de libération. Le gouvernement tanzanien m'avait montré la liste des dépenses pour tout le mouvement de libération. C'était un chiffre élevé, à cause de l'alcool et des bordels. □ » Notons au passage qu'un de ces dirigeants était feu Laurent Kabila qui posa bien des lapins au camarade Che par la suite quand il s'agissait d'aller au combat.

En ce qui concerne les militants ou combattants de base, c'est encore autre chose :

« **Che.** Le lieutenant-colonel Lambert, qui est sympathique et d'abord enjoué, m'a expliqué comment, pour eux, les avions ne comptent absolument pas car ils possèdent la dawa, un médicament qui rend invulnérable aux balles...Les échecs ont une explication toute trouvée: homme mort, homme qui a eu peur, qui a volé ou qui a couché avec une femme; homme blessé, homme qui a eu peur. Comme la peur est inhérente à la guerre, les combattants trouvent tout naturel d'attribuer une blessure à la crainte, c'est-à-dire au manque de foi. Et comme les morts ne parlent pas, on peut toujours les soupçonner d'avoir enfreint les trois interdits.

Lettre du Che à Fidel: ... Nous ne pouvons pas libérer tout seuls un pays qui ne veut pas se battre. Il faut créer cet esprit de combat et partir à la recherche de soldats avec la lanterne de Diogène et la patience de Job, ce qui tient de la mission impossible vu la merde ambiante.

Che. Je ressentais vis-à-vis d'eux l'impuissance provoquée par le manque de communication directe; j'aurais voulu leur faire comprendre tout ce que je ressentais réellement, mais la déformation de la traduction, et peut-être la couleur de la peau, annulait tout. Après l'un de leurs nombreux actes de désobéissance (un refus de travailler, ce qui était habituel), je me suis adressé à eux en français, fou de rage; avec mon pauvre vocabulaire, je leur disais les choses les plus terribles que je pouvais trouver, et, au comble de la fureur, je leur ai dit que j'allais leur faire mettre des jupes et transporter le manioc dans un panier (occupation féminine) parce qu'ils n'étaient bons à rien, qu'ils étaient pires que des femmes, que je préférais former une armée de femmes plutôt que d'individus dans leur genre: et pendant que le traducteur leur assénait ma colère en swahili, ils me regardaient, écroulés de rire, avec une ingénuité déconcertante. [...] □ »

On peut en effet comprendre que tout le cinéma « révolutionnaire » devait paraître bien ridicule aux yeux de ces combattants qui n'avaient rien demandé et se trouvaient soudain embarqués dans une aventure « cubaine ». Cela n'est pas sans rappeler les plaintes de la « Communauté Internationale » à tous les niveaux qui constate amèrement que les Congolais ne veulent pas coopérer à ce qui est pourtant fait « pour leur bien ». Peut-être que certains d'entre nous devraient s'inspirer du commentaire lucide de l'un des compagnons cubains du Che, Erasme Videaux, avant de se demander ce que nous pouvons faire pour communiquer et coopérer autrement.

« **Videaux.** De nombreux camarades étaient d'avis que les Congolais étaient des lâches. Moi je ne pensais pas cela. Il n'existe pas de peuples lâches, comme il n'existe pas de peuples beaux. C'est un problème de leadership et de conscience. Le niveau culturel peu élevé favorisait l'indiscipline et la désertion. Tout n'était pas rose, il y avait des problèmes, des problèmes internes aux Congolais. Il y avait plus de force religieuse que d'autorité. Ionne, qui servait la mitrailleuse, était un combattant remarquable. Et pas que lui, beaucoup d'entre eux. »

Un autre exemple de l'omniprésence de mythes peut être relevé dans les écrits de la journaliste belge Colette Braeckmans qui a tendance à projeter ses visions d'une Afrique révolutionnaire sur le Congo, hélas représenté pour elle essentiellement par Kabila père et fils, dont elle a défendu pendant de longues années les politiques et actions. Il est regrettable que récemment un de ses articles contenait même un élément jetant de l'huile sur le feu des préjugés interethniques mortels.

Dans un article sur l'assassinat du regretté militant des Droits de l'Homme Floribert Chebeya, qui a été tué avec la connivence de hauts responsables, elle écrit dans le journal *Le Soir* le 29/6/2010 :

« Toujours est-il que Chebeya se retrouva entre les mains de Daniel Mukalayi, chef des services de sécurité, accompagné d'un certain Christian, ancien membre du RCD Goma, auquel nos interlocuteurs prêtent une origine rwandaise en précisant: «Ces gens-là tuent facilement.» Christian serait en fuite. »

Les interlocuteurs en question et leurs préjugés racistes ne sont pas remis en question. Le cercle infernal de la recherche des boucs émissaires chez les « autres » au lieu de la recherche d'une solution, de la justice ou d'une vie meilleure pour tous n'est pas touché....

Le mythe du peuple violeur et violé

Aujourd'hui les média et la communauté internationale en général dépeignent souvent le Congo surtout comme un pays de victimes incapables et sans défense. Les différentes guerres et les multiples conflits aux ramifications complexes sont souvent réduits à des relations inégales entre victimes (les Congolais) et bourreaux (les voisins, les multinationales, etc.). Cette image n'est pas correcte (il y a un bon nombre de Congolais qui ont bien profités des guerres et conflits, il y a plein de causes endogènes), mais surtout elle rend les Congolais et le Congo impuissants et sans défense. Le pillage des ressources congolaises est une tradition néfaste commencée sous la colonisation et perpétuée avec la complicité de bon nombre d'acteurs locaux et internationaux.

Ce mythe est extrapolé et renforcé par rapport aux violences sexuelles qui semblent être devenus une culture scandaleuse au Congo. Les hommes congolais sont vus comme des violeurs et les femmes congolaises comme des violées.

Or le problème est autrement complexe : l'image et la perception qu'ont les Congolais et surtout les hommes congolais d'eux-mêmes, l'impunité ambiante, la violence que beaucoup

connaissent comme seule solution à un problème, la non existence d'un Etat digne de ce nom exigent d'autres remèdes que la création de mythes d'impuissants et de boucs émissaires.

b) Les mythes « autochtones »

Justement hélas les Africains et les Congolais eux-mêmes se sont appropriés le gros des mythes exogènes et nourrissent et projettent eux-mêmes plein de mythes destructeurs sur le Congo:

Il est communément appelé le *Ventre mou de l'Afrique*, alors qu'il pourrait être vu comme son cœur ou ses poumons

L'image du *Grand Zaïre* a de longues années barré la route à ce que le pays trouve sa place dans le concert des nations africaines.

Kinshasa jadis admirée et courtisée pour sa musique et sa vie culturelle dans les quartiers populaires a muté de *Kin la Belle* à *Kin la Poubelle*.

Kinshasa de loin...



Kinshasa de près



Le pays est décrit comme un *scandale géologique* à cause de ses richesses naturelles et de l'abjecte pauvreté du gros des populations. Or le scandale n'est pas une loi de la nature ahistorique mais en premier lieu politique sur base d'une histoire *d'Afrique des Comptoirs* et il y a donc moyen de changer la situation.

Les relents de l'infantilisation et du paternalisme mais aussi les longues années de leadership politique irresponsable voir criminel ont fait que les Congolais ne voient un salut que de l'ordre des *miracles* :

- Tout problème se résout par la recherche du coupable, toute solution vient de phénomènes spirituels, voir religieux.
- L'aide des occidentaux, de leurs bienfaiteurs, est comme la manne tombée du ciel.
- Le leader quel qu'il soit est leur papa, ils se voient comme ses enfants. Voir entre autres : *Aujourd'hui, l'Afrique centrale est à la recherche d'un leadership fort (...)* □ Freddy Monsa Iyaka Duku, *Le Potentiel*, Kinshasa, 2010).

Où va l'énergie des populations?



La « congolité »

Certains mythes sont plus nuisibles que d'autres... C'est notamment le cas des mythes autour de l'identité congolaise qui – comme en Côte d'Ivoire – contribuent de façon spectaculaire à la fragmentation du pays et aux conflits entre communautés.

La *balkanisation* est un mythe prôné par ceux-là même qui renforcent la fragmentation entre communautés en excluant les uns ou les autres pour cause de *nationalité douteuse*. (voir entre autres les différentes attaques contre Pole Institute publiées dans le journal kinois « Le Potentiel ».) Il suffit de souligner la nécessité d'une vraie décentralisation ou de travailler sur les questions essentielles de la transfrontalièreté pour être accusé de vouloir balkaniser le pays. Ceci à un moment où la défaillance voire irresponsabilité de la classe politique a précipité une bonne partie du pays dans une crise grave et où bien des provinces sont et restent dépendantes du commerce avec les pays voisins pour survivre.

Le mythe de *l'empire hima* est une théorie de conspiration qui accuse les rwandophones surtout Tutsi de vouloir créer un empire à eux englobant une partie du Congo et d'autres territoires.

Tout cela a culminé dans le mythe de la *congolité* qui prétend – tout comme *l'ivorité* – distinguer entre « vrais » et « faux » Congolais. Au lieu de rassembler les forces pour construire ou reconstruire le pays on insiste sur l'exclusion et les divisions. Au lieu de définir positivement ce que c'est d'être congolais, on procède à des interdictions et des images négatives. Le comble de l'absurdité est atteint avec l'interdiction de la double nationalité (soi disant pour protéger l'identité nationale) par une classe politique qui majoritairement détient plusieurs passeports sachant bien quels supplices sont infligés aux détenteurs des passeports congolais essayant de voyager à l'étranger.

Dans un des nombreux fora internet un certain Omer Nsongo (qui signe dit Lema/MMC) nous apporte un point de vue de la diaspora congolaise :

« Ils (ceux qui prônent la congolité- ndlr) sont bien obligés, également, de répondre aux préoccupations, fondées, des compatriotes de la Diaspora déterminés à garder la double nationalité tout en ayant la possibilité d'accéder à des fonctions officielles dans leur pays d'origine. Jamais deux sans trois - donc de trois - ils sont davantage obligés de répondre aux préoccupations des étrangers voulant devenir Congolais et, partant, exercer les mêmes officielles dans le pays d'adoption. S'ils ont conscience de ne pas y parvenir, alors autant renoncer à un concept désossé, exactement comme le fut celui du Recours à l'Authenticité...Telle que conçue et promue par ceux qui s'en réclament – suivez mon regard – la congolité consiste à laisser le Congo aux Congolais, exactement comme l'Amérique (lisez Etats-Unis) aux Américains, la France aux Français, le Rwanda aux Rwandais. Il n'y a rien de mal à cela. Pour rappel, le slogan « L'Amérique aux Américains » fut lancé par le président Monroe dans le but précis de galvaniser le sentiment national. En attendant de savoir – juste pour blaguer – la dénomination du concept que vont devoir s'appliquer les Congolais de Brazzaville dès lors que la congolité est pour les Congolais de Kinshasa – force est de constater que le seul argument évoqué jusqu'ici par les concepteurs est l'anti-rwandaïsme visant non pas la communauté Hutu appartenant aux Bantous, mais la communauté tutsi appartenant, elle, aux Nilotiques. N'ayons pas peur de le dire à haute voix : c'est bien de cela qu'il s'agit. Naturellement, perçue sous cet angle-là, la congolité tombe dans le piège du racisme, du ségrégationnisme. »

En effet, se définir contre certains au lieu de se définir pour quelque chose semble un chemin voué au mieux à l'échec et au pire à l'exacerbation des conflits et à la destruction même d'une identité qu'on prétend vouloir défendre.

Beaucoup d'ethnies, beaucoup de voisins=beaucoup de conflits ou beaucoup d'opportunités?



c) Créons des mythes et des fantasmes porteurs et constructeurs

Le Congo se situe au cœur de l'Afrique, avec ses forêts il est le poumon de l'Afrique et de l'Europe. Ne serait-il pas temps de dépasser l'image du ventre mou ?

Les liens commerciaux et culturels avec les voisins, mais aussi avec le reste du monde, continueront et cela vaut la peine de se battre pour des relations plus équitables pour échapper à la redoutable Afrique des Comptoirs. Le Congo peut devenir un précurseur dans ce domaine s'il développe une politique qui se soucie des artisans miniers autant que des investisseurs.

Il existe des héros de l'histoire congolaise dont on parle trop peu. A commencer par Lumumba (voir lettre page...), mais également pléthore d'inconnus et d'inconnues qui ont lutté contre vents et marées contre les injustices et pour une meilleure vie ensemble. Les journalistes et militants de Droits de la Personnes assassinés par le pouvoir, les femmes surmontant courageusement les séquelles de la violence sexuelle pour ne donner que deux exemples doivent devenir les modèles dont s'inspirent les jeunes.

La créativité et l'énergie constructrice forgées dans la lutte pour la survie sont une marque déposée des peuples congolais.

L'humour corrosif qui aide à survivre le cauchemar est une arme redoutable que manie bien le soi disant bas peuple.

La multiculturalité et la diversité peuvent être vues comme richesses (au lieu de la fragmentation, de la haine, de l'exclusion).

Les jeunes peuvent devenir les sauveteurs de leur propre pays au lieu de chercher par tous les moyens à le fuir.

Les Congolais peuvent devenir des citoyens qui demandent de la redevabilité et de la responsabilité à leurs leaders et aux représentants de la « communauté internationale » au lieu de se faire manipuler par les uns et les autres.

Le culturel, l'imaginaire des populations sont l'obstacle le plus lourd et en même temps le levier le plus puissant pour un changement positif. Travaillons- y ensemble pour que les cœurs et les esprits congolais accèdent à leur vraie indépendance.

Christiane Kayser
Les Barthes, 10/2010